

DON QUICHOTTE

Les malheurs de Cousette

Gérard Meudal, *Libération*, 24 novembre 1987

C'est la belle et triste histoire d'une bergère devenue cousette qui réussit à broder une manière de chef-d'œuvre de sa vie: « Marie-Claire », prix Fémina en 1910. Qui connaît aujourd'hui Marguerite Audoux ?

Il était une fois une pauvre bergère orpheline qui gardait ses blancs (ceux que le loup n'avait pas dévorés) moutons au fin fond du Berry.

A trois ans, elle avait vu mourir sa mère ; son père, peu après, l'avait abandonnée. Cloîtrée dans un orphelinat, puis confiée comme servante à des fermiers solognots, elle aurait pu mener une existence misérable et discrète si elle ne s'était pas appelée Don Quichotte.

L'aventure n'effraie pas qui porte un tel patronyme. A dix-huit ans, elle monta à Paris, devint couturière, vivota péniblement dans une chambre de bonne à Montparnasse. Le jour, elle piquait à la machine, la nuit, elle s'usait les yeux (elle en devint presque aveugle) à confier à des cahiers d'écoliers le récit de ses malheurs. Un écrivain célèbre vint à passer par là, dénicha le cahier, le trouva admirable et le fit publier. Le livre eut un succès retentissant, obtint le prix Fémina et fut immédiatement traduit dans le monde entier.

Cela se passait en 1910 et c'est l'histoire de Marguerite Audoux dont Grasset vient de rééditer *Marie-Claire* et *L'Atelier de Marie-Claire* pour célébrer le cinquantième anniversaire de sa mort. Tout est vrai dans ce conte de fées jusqu'au nom de Don Quichotte dont le père de Marguerite Audoux (Audoux est le nom de sa mère), orphelin de l'Assistance publique, se trouva affublé par un employé d'état-civil facétieux ou lettré.

Quand paraît *Marie-Claire*, la critique unanime crie au chef-d'œuvre. Octave Mirbeau (c'est lui qui fit publier le livre et voulut lui faire obtenir le Goncourt, mais à l'époque les femmes n'y avaient pas accès et devaient se contenter du Fémina) vante « *la force de l'action intérieure, toute la lumière douce et chantante qui se lève sur le livre* ». On s'attend à une histoire un peu mièvre, et pourtant la naïveté de Marguerite Audoux n'a rien de saint-sulpicien. La description qu'elle donne de son orphelinat n'est pas seulement émouvante de pudeur. Elle se contente d'énumérer les impressions qui l'ont marquée mais, par sa concision et son habileté à suggérer ce qu'elle ne dit pas, elle fait un portrait féroce de son entourage. La mère supérieure vêtue de noir assise dans son fauteuil de velours rouge devient « *un monstrueux pavot qui aurait poussé dans un souterrain* ». Le couvent apparaît comme un huis clos malsain où fermentent les passions de toutes ces femmes qui étouffent leurs désirs d'amour et de maternité sous des rivalités cyniques; Marie-Claire en fera les frais.

Devenue en quelques mois un écrivain célèbre, Marguerite Audoux sera aussi vite oubliée. En 1920, son deuxième livre, *L'Atelier de Marie-Claire*, qui raconte la vie d'un atelier de couture et les tribulations de ses arpètes, n'aura guère de succès. La guerre de 14-18 est passée par là. Mirbeau est mort ; Alain Fournier, avant de partir au front, avait demandé à Marguerite de détruire leur correspondance, ce qu'elle fit. Seul Valéry Larbaud s'efforcera en vain d'imposer le deuxième livre de Marguerite Audoux. Elle, pourtant, continue à écrire. Sa richesse relative n'a pas duré longtemps. Elle a dû élever une nièce, qui, à dix-huit ans révolus, joue la fille de l'air et ne revient voir sa tante que pour lui confier, l'un après l'autre, ses trois enfants. La couturière élève donc seule ces enfants, continue à écrire, voit de loin en loin quelques fidèles. Aujourd'hui encore, l'un de ses fils adoptifs, Paul d'Aubuisson, se souvient de ces soirées entre amis, de Larbaud, de Fournier: « *Longtemps après sa mort, elle parlait de lui comme s'il allait arriver d'un moment à l'autre, elle écrivait, disait-elle, parce que c'était un besoin, ça la soulageait de la vie.* »

Les histoires de la littérature ont oublié Marguerite Audoux ou n'ont gardé, dans le meilleur des cas, que le souvenir d'une « *couturière aveugle qui écrivit avant la guerre une manière de chef-d'œuvre* ». Une *manière de chef-d'œuvre*, dans une vie si bien remplie, ce n'est déjà pas si mal. Un quart de siècle plus tard, une autre bergère berrichonne allait curieusement prendre le même chemin, Raymonde Vincent, orpheline autodidacte, qui rencontra Albert Béguin, dont elle devint la femme et obtint en 1937 le prix Fémina pour son œuvre autobiographique *Compagne*. C'était en des temps très anciens où les bergères épousaient les intellectuels et écrivaient des best-sellers.

Marguerite Audoux, *Marie-Claire* et *L'Atelier de Marie-Claire*, collection Les Cahiers Rouges. Grasset, respectivement 214 pp., 28 F. et 269 pp., 45 F.